

Roman noir

Sylvie Callet

Fatum



Chapitre 1

Éditions du Caïman

© 2023, Éditions du Caïman

36 rue Pierre Blachon 42100 St-Étienne

ISBN : 9782493739063

Photo de couverture : ©Faustine Grenard

Couverture mise en page par : www.niaksniaks.com

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Sylvie Callet

Fatum

Collection Roman noir

N°9

Éditions du Caïman

Précédentes publications de l'auteure

Aux éditions Les Presses du Midi

Romans

Sainte Uranie, priez pour nous

Marie et le ciel autour

Le vin des Maures

Moulin à vent

Un petit jaune

Gentille Alouette

Le Sang des pierres

Patin-Couffin

Récits, témoignages

Les murs noirs - Parcours de vie des "Jeunes filles incurables" d'Ainay

Les mots derrière les murs - De la lecture, des mineurs et de la prison

Aux éditions du Pontan

Poésie

Les couleurs du vent (aquarelles J. Augagneur)

Récits, témoignages

Ceux du C.A.P

Humour

Ciel que la noix d'octobre est excitante (illustrations Z. Milshtein)

Jeux de couples (illustrations J. Gillham)

Je suis née du néant dans une pièce sombre : un cagibi étroit et aveugle pompeusement baptisé chambre, aux murs froids festonnés de salpêtre, dont le poudroisement gris et les failles verdâtres furent au mitan de mon enfance mon principal motif de distraction.

Comme l'on se perd parfois dans les motifs psychédéliques d'une tapisserie, je voyageais dans les anfractuosités rugueuses de ma caverne, m'engouffrais dans l'échancrure des pierres laissées à nu, soufflais sur leur effritement pour en voler des miettes, me lovais dans les alvéoles cendreuse de la paroi d'où sourdait une tendresse minérale et liquide, la seule qui m'était consentie. Du plafond cloqué perlait de temps à autre une larme de suie, douceuse et compacte, que je tentais de cueillir avec la pointe rosâtre de ma langue depuis mon grabat de fortune, soupirant d'aise lorsque j'y parvenais.

J'étais un bout de rien, une honte qu'on cache et dont on hésite à se débarrasser sans trop savoir pourquoi, sûrement un vieux reste de morale chrétienne serré à la baguette dans un chignon trop rêche.

Samia

La femme aux livres se vide de son sang. Couchée en chien de fusil sur le carrelage lustré de sa cuisine, elle halète comme un cabot exténué. Sa main droite tient son ventre, engoncé dans une couche de vêtements exagérément épaisse au vu de la température extérieure, comme pour l'empêcher de se répandre. Son deuxième bras est étendu à la perpendiculaire de son tronc. Dans sa main gauche, elle serre une grande enveloppe en papier kraft, boursouflée, maculée de marques sombres. À travers les taches transparait un S majuscule calligraphié au feutre noir.

Samia reste sans bouger, comme anesthésiée. Elle pressent que, dans très peu de temps, elle va se mettre à trembler, paniquer, hurler peut-être. Elle sait qu'il lui faudrait venir en aide à sa voisine de palier, là, maintenant, appeler les secours. Elle n'ignore pas que son temps de réaction est crucial. Elle comprend aujourd'hui, à son corps défendant, le sens du mot « pétrifié » relatif à une certaine Méduse, dit sa prof de français et elle, les oreilles distraites pendant le cours, – car autant découvrir de nouveaux mots et les faire rouler dans sa bouche pour en goûter l'écho et en appréhender la texture la fascine, autant il lui arrive de décrocher quand sa jeune enseignante férue de mythologie se perd dans le labyrinthe des légendes grecques – de dessiner sur un coin de feuille une de ces bestioles transluc-

cides et urticantes qui hantent les plages l'été et gâchent le plaisir des baigneurs.

En quelques secondes à peine, elle enregistre les détails incongrus de cette scène qui ne cadre ni avec la maniaquerie extrême de sa voisine ni avec son très grand isolement – à part elle et aussi Abby, une fois ou deux, au début, puis son frère Sohan sans y être invité, personne n'a dû pénétrer dans cet appartement depuis que la femme aux livres y a emménagé : la chaise en plexi transparent renversée, les deux tasses et le sucrier en porcelaine blanche, intacts, disposés face à face sur la table de cuisine en stratifié gris, la boîte à thé en métal qui dégueule de sachets noirs et dorés, le couteau manquant dans le bloc en bois sombre posé sur le plan de travail en béton ciré, nickel comme à l'accoutumée et quasiment vide à l'exception d'une bouilloire couleur argent et d'une tarte garnie de rondelles de citrons présentée sur un plat à gâteau rond en perles de cristal – or, contrairement aux femmes de son entourage, jamais Samia n'a vu sa voisine cuisiner pour quiconque auparavant, pas même pour elle-même.

Et puis il y a la petite ardoise synthétique qu'elle connaît bien. On dirait que quelqu'un l'a jetée au sol après l'avoir effacée à la va-vite, au vu du dépôt noirâtre qui empoussière sa surface blanche.

La femme aux livres gémit, les yeux à demi révulsés. Son sang forme à présent une nappe sombre qui rampe vers Samia. Contrairement à

d'habitude car, malgré sa frilosité malade, madame Henry est toujours en manque d'air, la fenêtre de la cuisine est fermée et la pièce sature d'odeurs peu compatibles entre elles : effluves de chlore évoquant les vestiaires d'une piscine, aigreur tenace de vinaigre blanc, fragrances acidulées d'agrumes, relents ferreux d'hémoglobine ; plus une note indéfinissable, un peu écœurante, qui semble vaguement familière à Samia. Saisie par cette cacophonie olfactive, la jeune fille manque de tourner de l'œil.

Dans un effort herculéen, la blessée soulève son bras gauche et lui tend la grosse enveloppe. Son regard supplie. Samia ouvre des yeux exorbités mais ne bronche toujours pas. Clouée sur place. Comme dans un cauchemar où elle serait dédoublée, elle se voit, plantée dans cette pièce telle une cruche, immobile et inutile. Quelque part dans une autre dimension, une Samia efficace, sûre d'elle, responsable, hurle à la Samia paralysée de s'activer, d'agir enfin ; mais ses injonctions viennent s'écraser tels des fruits trop mûrs sur une paroi invisible qui sépare leurs deux entités et ôte aux mots toute leur efficacité.

Soudain, l'idée terrifiante qu'un assassin est peut-être caché là, dans cet appartement, prêt à lui régler son compte à son tour, frappe l'adolescente au plexus. Souffle coupé, sueurs froides, jambes flageolantes. Voilà que de potiche elle se transforme en flan ! Excédée par la couardise de son alter ego, la Samia responsable la traite de mauviette. Mais

c'est un de ces mots désuets que la Samia tétanisée affectionne malgré son acception, un mot mauve, un mot miette, un mot qui sonne petit et gai, moineau et carillon, bien plus émouvant que les « grosse fiotte », « lope » ou autres « branleur, branleuse » glapis à longueur de journée dans la cité qui jouxte son quartier. Pas de quoi la vexer donc ni, hélas, la faire réagir.

À terre, sa voisine gémit de plus belle. Une grosse larme stagne sur sa joue sèche, telle une cloque. Si Samia n'était pas déjà scotchée, elle le serait à présent. Elle fréquente la femme aux livres depuis son arrivée ici et ne l'a jamais vue exprimer pareille émotion ! Madame Henry semble toujours si maîtresse d'elle-même. Sauf la fois où Sohan... mais il s'agissait là d'une situation bien particulière. Les lèvres de la victime, deux flétrissures pâles piquées de taches mauves, découpent dans l'air un « *S'il te plaît* » muet. Puis son bras tendu retombe lourdement sur le sol, vaincu. Sa main s'ouvre, laissant échapper l'enveloppe.

Brusquement rendue à la vie, Samia s'approche de la victime ensanglantée, saisit la pochette papier et détaille jusqu'à chez elle, juste en face. L'appartement familial est désert en ce début d'après-midi. Mère au boulot, grand frère traînant elle ne sait où, ou du moins elle croit savoir mais préférerait ne pas, petite sœur au collège pour quelque temps encore.

Son père, Amar, ça fait longtemps qu'il a mis les bouts, malgré l'amour qu'il portait à la petite, à

en rendre jaloux les aînés qui n'ont jamais senti vibrer en lui la fibre paternelle. Le bled lui manquait trop, paraît-il. Là-bas, en Algérie, un de ses frères l'attendait pour bosser dans l'épicerie familiale, il n'aurait plus à se lever à l'aube pour mendier du boulot sur des chantiers douteux. Au début il a pris quelques nouvelles des enfants par téléphone, de Myriam surtout. Puis plus rien. Incompatibilité d'humeur, a dit Sabine, la mère de Samia. Fin de la discussion. Le divorce n'a été prononcé que récemment : avec un conjoint à l'étranger, la procédure se complique. Mais ça y est, c'est fait. En revanche, pour la pension alimentaire, on repassera. Il va falloir se serrer la ceinture, encore un peu plus.